

Nos Maîtres *Arts. 13 juillet 45*

SUR UN FAUX NEZ D'ANDRÉ GIDE

par Gabriel d'AUBAREDE

L'auteur de L'Immoraliste se rap-
pelle-t-il l'article craintif et frémissant
qu'il publia dans la revue marxé-
laise, je consacrais naguère à sa
personne sous le titre (remarquez
le mot pluriel !) : Les Iniquités
d'André Gide ? En tout cas, je
n'ai pas oublié la carte postale
qu'il voulut bien m'adresser en re-
merciement, avec quinze lignes au
moins de son écriture, et au verso,
la photo d'un dessin de Rembrandt
représentant un éléphant, au-dessus
duquel l'écrivain avait écrit ces
mots : « La trompe seule est in-
quiète. » En effet, elle semblait des-
cendre dans l'espace une boucle in-
terrogative et troublante, la trompe...
On imagine l'émotion du no-
vice en littérature que j'avais le
bonheur d'être encore ! Que de fois
j'essayai de percer le sens de la
mystérieuse petite proposition, à la
quelle Gide, qui sait l'art de dire
beaucoup en exprimant peu, mais
en qui n'oublions pas qu'il y a aussi
du forceur, n'a-t-il probablement
prêté aucune signification. Mais
sur l'autre face de la carte, parmi
quelques compliments et encouragements,
il avait écrit cette autre
phrase sur laquelle, après si long-
temps, s'arrête encore ma pensée :
« Je vous salue de m'avoir cher-
ché, et d'avoir su parfois deviner
l'être réel, derrière les masques et
les faux-nez que certains loustics
m'ont appliqués sur le visage... »
A quel travestissement de sa pen-
sée Gide faisait-il allusion ? De
quels « faux-nez » se plaignait-il
que la critique l'eût affublé ?
Il ne sont pas beaucoup plus
difficiles à deviner que les loustics.
Les Jugements avaient vu le jour.
Mais de nombreuses années plus
tard, au lendemain de l'armistice
de 1940, quand tels boutiquiers du
bon sentiment s'avisèrent de dis-
cerner en la personne de certains ma-
îtres immoraux de nos lettres les
responsables de notre désastre, ce
fut encore, avec de beaucoup plus
grossiers attendus, la même con-
damnation qui frappa le nouveau
Socrate : il devait être pros-
crit pour avoir corrompu la jeunesse.
Le quia corrumperet était même
devenu plus qu'affirmatif !

Ce qui devait le plus fortement
contribuer à brouiller les traits au-
thentiques de la figure de Gide,
c'est sa considérable influence. Les
auteurs qui agissent le plus forte-
ment sur leurs contemporains sont

les plus mal entendus, les plus mal
interprétés. C'est que l'influence
d'un écrivain est encore plus jalou-
sée que sa gloire : à plus forte rai-
son que son génie. On a voulu voir
en lui un maître pervers habité de
la passion d'enseigner ce que pa-
rents et professeurs taisent ou dé-
fendent. Je ne sais quel prétextant
saturnique posé sur le trajet de la
maison à l'école, — non, de l'école
à la maison, le soir, embusqué dans
l'ombre, pour souffler à l'adoles-
cent la révolte et l'inciter à s'en al-
ter chercher son mot sur les
routes.

Sans doute, le temps et la noto-
riété atténuèrent quelques peu les
traits de cette caricature. On a
rendu justice à la droiture de l'écri-
vain, on a reconnu certaine salu-
brité de son message. Mais y a-t-il
« message » ? Ceux-là même qui
voient en Gide non un perversité-
sieur mais un professeur d'énergie,
de hardiesse ou de sincérité me
semblent concourir à aggraver le
foncier malentendu qui défigure sa
personnalité véritable. Je crois
qu'on a tort de mettre l'accent sur
l'aspect moral de son œuvre.

Que l'on approuve Gide ou qu'on
le blâme d'enseigner l'individualisme,
il m'a toujours paru que cette
allégation recelait une contradic-
tion un peu comique. N'est-ce pas
en tout cas prêter un singulier illo-
gisme à un auteur qu'on a pu ac-
cuser de trop bien raisonner, mais que
même les Aristophanes ne sou-
raient accuser d'ignorer la logi-
que ? Comment se proposerait-il
d'enseigner sur autrui une action
bonne ou mauvaise, comment vou-
drat-il enseigner quoi que ce soit
à qui que ce soit, puisque son seul
constant propos consiste à inviter
son lecteur à ne prendre avis que
de soi-même ? Il a peut-être des
disciples, mais certainement c'est
malgré lui, et je soupçonne qu'ils
l'agacent. Enseigner, Gide ! Il s'est
toujours gardé même de conseiller.
Quand je m'écoue que moi, je
fais des merveilles, écrit-il, citant
Mme de Sévigné, à un débutant qui
solicite ses avis. Et faut-il rappar-
ler le « Nathanaël, jette mon
livre ! » des Nourritures ? Nul
n'est plus respectueux de la person-
nalité d'autrui et de son absolue
liberté morale, que ce nomade en
qui l'on a voulu, si arbitrairement,
voir un faconnneur d'âmes.

Je sais bien que c'est à la der-
nière page des Nourritures que l'au-
teur invite son lecteur à jeter le
redoutable petit livre et que celui-
ci, par conséquent, a déjà eu le
temps de produire ses fruits ou ses
ravages. Je me garderai bien d'as-
surer que l'œuvre d'André Gide
soit sans dangers. Et je sens bien
qu'on pourrait soulever ici ce ter-
rible problème de la responsabilité
morale de l'écrivain qui l'a déjà été
tant de fois, qui le sera encore, et
qui n'est pas prêt d'être résolu.

Mais je crois qu'il n'est pas sou-
haitable que ce problème soit ré-
solu. Et je crois par contre très dé-
sirable que la littérature puisse
compter encore quelques auteurs
pour qui cette troublante, beau-
coup trop troublante question de la
portée des œuvres ne soit pas une
entrave, qui sachent obéir à leur
démon personnel comme si elle ne

se posait pas. N'en doutons pas,
une telle attitude sera toujours un
sujet de scandale. Mais elle cesse
de l'être aux yeux de l'écrivain qui
sait être et demeurer, d'abord, un
artiste. Elle cesse de l'être aux
yeux des quelques lecteurs — les
véritables happy few — qui savent
encore demander aux œuvres de
l'esprit une jouissance d'ordre es-
thétique. C'est parce qu'un Goethe,
un Dostoïevski ont su s'élever à ce
point de vue supérieur que nous
avons eu Werther et le Kirilloff des
Possédés, qui valaient bien quel-
ques suicides, de rigards d'ailleurs
sans doute. Et c'est aussi la vé-
ritable position d'un Gide. « Je n'ai
eu souci que de bien peindre et
d'éclairer bien ma peinture », écrit-
il à la fin de la préface de L'Immo-
raliste.

Au jour où le grand écrivain re-
vient parmi nous et où cette souve-
raineté de la notion de littérature
est si gravement menacée, sachons
voir en André Gide ce que tout au
long de sa carrière aventureuse,
malgré quelques écarts éphémères,
il voulut et sut être : non un péda-
gogue — voilà le faux-nez — mais
bien un artiste.

13 juillet 45